

Le théâtre « canadien »... et Shakespeare expliqués aux Chinois

Michel Vaïs

Number 152 (3), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72614ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2014). Le théâtre « canadien »... et Shakespeare expliqués aux Chinois. *Jeu*, (152), 7–9.

Quelques certitudes ébranlées
devant des étudiants chinois :
l'existence d'un « théâtre canadien »
et d'un « théâtre européen », et même
la nationalité véritable de Shakespeare.

Michel Vaïs

LE THÉÂTRE « CANADIEN »... ET SHAKESPEARE expliqués aux Chinois



L'entrée – bien gardée –
de l'Académie centrale
du théâtre de Pékin.
© Michel Vaïs

Comme je devais passer en mai cinq jours à Pékin pour y préparer le congrès mondial de la critique de théâtre d'octobre 2014, on m'a demandé à la dernière minute d'en profiter pour présenter une conférence de deux heures sur le « théâtre canadien ». Cinq minutes plus tard, nouveau courriel : monsieur Peng Tao, sous-directeur de l'Académie centrale du théâtre, aimerait que vous nous parliez aussi du « théâtre européen ». On m'a rassuré : la conférence « *could exceed two hours if needed* ». Soulagement.

Finalement, j'ai pris près de quatre heures pour improviser, devant quelque 70 étudiants des trois cycles universitaires, aussi impeccablement attentifs que peuvent l'être des Pékinois, quelques réflexions à bâtons certes rompus. J'ai commencé par dire qu'il n'existait pas vraiment de théâtre canadien, et que, depuis au moins une génération, un théâtre européen cherchait difficilement à se définir. Cependant, je leur ai proposé de leur dire pourquoi il n'y avait ni théâtre « canadien » ni théâtre « européen ».

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Muni de quelques concepts auxquels j'avais réfléchi en 14 heures d'avion, j'ai commencé par les surprendre. Si le Canada fut fondé par des Français, plus tard remplacés par des Anglais, une histoire d'amour-haine lie aujourd'hui Québécois et Canadiens anglais, ainsi que ceux-ci aux deux puissances coloniales, pour des raisons pas toujours simples à saisir.

Le Canada, plus grand que la Chine, doté de trop de géographie pour pas assez d'histoire, compte une population qui dépasse à peine celle de l'agglomération de Pékin. J'ai évoqué nos deux solitudes, opposant la diversité canadienne et son multiculturalisme à l'identité québécoise et notre interculturalisme. Mon interprète m'a fait répéter deux fois que le mandarin avait aujourd'hui supplanté le français comme langue d'usage au Canada anglais. J'ai donné des exemples de l'influence culturelle américaine d'un océan à l'autre, et du refuge providentiel que représente pour le ROC (*Rest of Canada*) l'ancien colonisateur anglais avec ses symboles forts: de la reine sur nos billets de banque et sur nos timbres, jusqu'au puissant Shakespeare Festival de Stratford, Ontario. Ils ont souri au mot ROC...

Passant au théâtre québécois, j'ai brossé à grands traits quelques-unes de ses caractéristiques, nommé des incontournables (le nom de Lepage a allumé quelques regards), abordé la surproduction de l'offre théâtrale et le faible nombre de représentations, les tournées salvatrices en Europe et les coproductions, les festivals et le dynamique théâtre jeunes publics.

Puis, j'ai embrayé sur l'Europe des festivals et de l'espoir, à l'heure où, comme en témoignent les dernières élections dans la CEE, les eurosceptiques sont plus nombreux que jamais. L'Union des théâtres de l'Europe (UTE) et le Prix Europe pour le théâtre

Le Canada, plus grand que la Chine, doté de trop de géographie pour pas assez d'histoire, compte une population qui dépasse à peine celle de l'agglomération de Pékin.

tentent bien, de concert, de donner un sens à des modèles disparates, entre les théâtres nationaux des 27 États membres de l'UE et ceux qui restent à la porte du marché commun. En effet, en Turquie, par exemple, voire en Israël, ou encore à l'Est de l'Europe des démocraties – comme en Russie et dans ses satellites – existent des compagnies théâtrales que, d'une manière ou d'une autre, on a tenté de rattacher à l'Europe. Cependant, l'UTE et le Premio Europa (si tant est que ce prix existe toujours, car il n'a pas été décerné depuis celui de 2011, à Saint-Petersbourg) sont des institutions que l'on brandit encore comme preuves de l'existence d'une Europe théâtrale, mais qui paraissent à bout de souffle aujourd'hui tant elles sont critiquées.

L'idéal en Europe serait peut-être un pays théâtral imaginaire, aussi dynamique que l'Allemagne pour ce qui est du soutien du public, du perfectionnisme des acteurs, de l'assiduité des spectateurs, mais avec des festivals drainant les foules comme ceux d'Avignon ou d'Édimbourg, et des troupes plus enclines que les allemandes à voyager. Car, m'a-t-on dit, les dirigeants des théâtres allemands se font bien prier pour se produire hors de leurs frontières, tant les conditions qu'on leur consent, partout, sont inférieures à celles qu'ils connaissent. Ce pays théâtral imaginaire réunirait le dynamisme des artistes québécois, la curiosité et la ferveur de leur public, mais aussi un soutien de l'État – tous paliers confondus – proche de celui des Allemands (on rêve!), avec en plus un méga-festival comme celui d'Avignon,

qui jouerait un rôle décisif dans la politique théâtrale du pays tout entier. Bref, dans ce pays, le théâtre serait, comme en Roumanie par exemple, une affaire d'État.

UN SHAKESPEARE ITALIEN

J'ai pris la dernière partie du temps qui m'était alloué pour livrer un exposé d'une heure sur un sujet explosif, surtout en Europe, en cette année anniversaire de la naissance de Shakespeare: celui de la paternité de l'œuvre magistrale qu'on lui attribue. L'homme de Stratford fut ainsi ramené à sa place de producteur de spectacles écrits par un autre, nommé John Florio (voir mes articles dans *Jeu* 141 et 144). C'est d'ailleurs un Québécois d'origine italienne qui, le premier, a eu l'intuition que *Hamlet* et *Roméo et Juliette* ne pouvaient avoir été écrits que par quelqu'un de culture italienne.

Voilà comment, devant des étudiants aux yeux écarquillés, aux oreilles béantes et aux bouches médusées, j'ai déversé quelques-uns des arguments d'un Montréalais transculturel qui, ayant lu un jour *La Tempête* sur le tard, y a vu, de ses yeux vu, l'écriture et la pensée d'un Italien comme lui, magnifiquement traduites en *King's English*. C'est la base de la découverte fulgurante de Lamberto Tassinari.

Les étudiants chinois et leur professeure Zhu Ning, qui prépare pour publication à Pékin un article sur cette révélation inattendue, se promettent de suivre ce dossier avec attention. ●



Les professeurs
Peng Tao et
Zhu Ning,
devant le siège
social de la
section chinoise
de l'AICT.
© Michel Vaïs